Parabole

REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · PUBLICATION **SOCABI**

JUIN 2019 · VOL XXXV N° 2

PROFITER DE LA VIE

DOSSIER
Cinq façons de vivre les vacances

CHRONIQUE
Jonathan GUILBAULT

RENCONTRE
François Nault

Parabole

SOMMAIRE
JUIN
VOL XXXV Nº2
2019

PROFITER DE LA VIE

03 **AVANT-PROPOS**
Profiter de la vie
Francis DAOUST

DOSSIER
Cinq façons de vivre les vacances

04 *C'est le temps des vacances!*
Colette BEAUCHEMIN

06 *Se reposer comme un dieu*
Francis DAOUST

09 *Liberté nouvelle : regarder en avant, pas en arrière*
Alain GIGNAC

12 *Jésus et la présence réelle, vraiment!*
Jean GROU

15 *En suivant Jésus… rando nature inusitée*
Anne-Marie CHAPLEAU

18 **ENTREVUE**
La paresse comme vertu
François NAULT, théologien
Philippe VAILLANCOURT

20 **PISTES DE RÉFLEXION**
Francine VINCENT
Geneviève BOUCHER

21 **SUR UN RAYON PRÈS DE CHEZ VOUS**
Jonathan GUILBAULT

22 **LE SOCABIEN**

23 **SOUTENIR SOCABI**

24 *Silence*
Gérard BESSIÈRE

Vous pouvez lire les numéros précédents au
www.socabi.org/parabole

CONSEIL D'ADMINISTRATION
Président : Timothy SCOTT, c.s.b.
Vice-présidente : Christiane CLOUTIER-DUPUIS
Secrétaire et trésorier : Jean GROU
Évêque ponens : Mgr Paul-André DUROCHER
Administrateurs : André BEAUCHAMP, Béatrice BÉRUBÉ, Sylvain CAMPEAU, Clément VIGNEAULT

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Francis DAOUST

COMITÉ DE RÉDACTION
Patrice BERGERON, Geneviève BOUCHER, Francis DAOUST, Yves GUILLEMETTE *ptre*, Francine VINCENT

COLLABORATION À CE NUMÉRO
Colette BEAUCHEMIN, Geneviève BOUCHER, Marcel BROUILLETTE, Anne-Marie CHAPLEAU, Francis DAOUST, Alain GIGNAC, Jean GROU, Jonathan GUILBAULT, YVON MÉTRAS, François NAULT, Néhémie PRYBINSKI, Philippe VAILLANCOURT, Francine VINCENT

RELECTEUR
Jean GROU

CONCEPTION GRAPHIQUE
Fabiola ROY

ISSN 2291-2428 (En ligne)

PUBLICITÉ ET ABONNEMENTS

Vous aimez la revue?
Contribuez à sa diffusion

Société catholique de la Bible
2000 rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec) H3H 1G4

Francis DAOUST • (514) 677-5431

directeur@socabi.org

Vos commentaires
sont les bienvenus
Merci!

Abonnement en ligne
GRATUIT

Prochain numéro

Septembre • **Mission possible?**

AMéCO Association des médias catholiques et œcuméniques
Membre de l'Association des médias catholiques et œcuméniques

COUVERTURE • Anja, Pixabay
Ronds • Jan Alexander, Pixabay / Pixabay / Pixabay

AVANT-PROPOS

(Photo Présence / F. Gloutnay)

PROFITER DE LA VIE

Francis DAOUST
Directeur général de la Société catholique de la Bible (SOCABI)

En cette période estivale, le comité de rédaction de la revue *Parabole* a eu l'idée de préparer un numéro entièrement consacré au thème des vacances. La revue, en effet, aborde habituellement des sujets plutôt sérieux, comme Jésus et les judaïsmes de son temps (mars 2019) et le cheminement de femmes dans la Bible (juin 2018), et des thèmes qui sont complexes, voire lourds, tels que l'écart entre les riches et les pauvres (septembre 2018) et l'immigration (septembre et décembre 2017). Il semblait donc tout indiqué, en ce début d'été, de publier un numéro plus léger faisant contrepoids aux enjeux habituels, plus costauds.

Mais le tandem Bible et vacances ne va pas de soi, puisque l'idée des vacances, telles que nous les connaissons aujourd'hui, n'existe pas dans ce grand recueil écrit à une toute autre époque. On n'y retrouve pas de personnage qui planifie son congé estival ou qui s'évade au chalet familial, mais plutôt des centaines de règles, de lois, d'exhortations morales et de récits de personnages qui luttent constamment pour survivre. Bref, rien de bien reposant! Mais la Bible n'est pas que labeur, impératifs et épreuves non plus. On y retrouve un idéal de paix, de sérénité et de repos, qui contrebalance les exigences légales et qui motive les combats menés. Rédigée à une époque bien différente du monde de productivité démesurée et de performance exacerbée dans lequel nous vivons aujourd'hui, elle repose sur des fondements sociaux autres qu'il vaudrait la peine de redécouvrir afin d'ajuster notre mode de vie. C'est en ce sens que nous avons choisi le titre *Profiter de la vie*. Il ne s'agit pas ici d'une sorte d'appel, résigné et pathétique, à maximiser l'emploi du temps limité dont nous disposons, comme on le retrouve dans la célèbre expression *carpe diem* ou même dans la Bible : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons » (*Is* 22, 13; 1 *Cor* 15, 32). Il s'agit plutôt d'une invitation à discerner de quelle manière nous pouvons rendre cette vie la plus signifiante, la plus riche, bref la plus profitable possible.

Nous avons ainsi retenu cinq objectifs souvent évoqués de nos jours quand on planifie nos vacances : le bon usage du temps, le repos, la liberté, la présence aux autres et le rapport à la nature. Puis nous avons demandé à cinq auteurs de fouiller ces thèmes dans la Bible afin de voir de quelles façons ils pourraient nous éclairer dans l'organisation non seulement de nos vacances mais de l'ensemble de notre mode de vie aujourd'hui. Nous avons également sollicité cinq autres collaborateurs pour qu'ils nous racontent de quelle manière ils vivent ces thèmes lors de leurs propres vacances personnelles.

Photo : Patrick Fore / Unsplash

La Bible n'est pas que labeur, impératifs et épreuves non plus. On y retrouve un idéal de paix, de sérénité et de repos, qui contrebalance les exigences légales et qui motive les combats menés.

Ce numéro se veut donc une sorte de petit guide biblique pour les vacances, à apporter à la plage, à insérer dans les valises et à lire dans le hamac.

Toute l'équipe de Parabole vous souhaite d'agréables lectures et de profitables vacances!

Parabole

PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · JUIN 2019 _ VOL XXXV Nº 2

DOSSIER

C'EST LE TEMPS DES VACANCES!

Colette BEAUCHEMIN

Responsable de la catéchèse
au diocèse de Saint-Jean-Longueuil

Liminaire

Notre époque a remis au goût du jour la célèbre expression du poète Horace : « *Carpe Diem* » (Saisir le jour), en valorisant le moment présent. Aujourd'hui, bien des gens adoptent cette manière de concevoir le bonheur, qui consiste à goûter le moment présent en cherchant à en tirer le maximum de plaisir, sans s'inquiéter du lendemain. De son côté, la Bible aurait-elle quelque chose à dire au sujet du type de bonheur auquel on aspire lorsqu'on pense au temps des vacances? Le temps des vacances n'est-il pas l'occasion de faire des choix libres afin de goûter à la « vie en abondance »?

Pistes de réflexion p.20

Un temps pour chaque chose

Le petit livre biblique de Qohélet, qu'on appelle aussi l'Ecclésiaste, écrit entre 450 et 200 av. J.-C., nous offre une réflexion très proche du courant épicurien et rejoint nos préoccupations modernes en regard de la gestion de notre temps et de notre vie. Le monde moderne, qui nous entretient dans un certain rapport au temps, nous laisse croire que ce dernier est notre bien. On gère « son » temps comme on gère son argent, avec l'impression d'en être propriétaire.

Qohélet, nous parle plutôt de discerner le temps que l'on vit, afin d'y ajuster son agir, puisque, dit-il, « il y a un temps pour chaque chose sous le ciel » (*Qo* 3, 1-8). J'aime bien cette distinction qui nous place dans une dynamique de discernement. L'accent n'est pas mis sur ce que nous faisons de « notre » temps mais plutôt sur le moment favorable à telle ou telle action ajustée selon les divers temps contrastés qui s'enchainent au cours de notre vie. Dans cette optique, nous pourrions nous demander à quoi nous appelle le temps des vacances. Y aurait-il un discernement à exercer?

En observant les différentes couleurs qui jalonnent les temps de la vie, Qohélet insiste sur le fait que tout n'est que vanité et que l'action de l'être humain n'est que du vent. Bien que Qohélet parle du bonheur, celui-ci n'est pour lui que « manger et boire et goûter de son travail » (*Qo* 2, 24 ; 5, 17-18), tant que Dieu le lui donnera (*Qo* 2, 26). La durée de ce bonheur est aussi éphémère que la vie, dont la mort est la limite inéluctable. Bien que son ton nous paraisse pessimiste, voire déprimant, la parole de Qohélet a été retenue parmi les livres de la Bible parce qu'elle rejoint des questions fondamentales de l'existence humaine, sans y apporter de réponse facile. À sa manière, plutôt provocatrice, il nous accompagne dans notre quête du sens de l'existence. Tous ces temps de la vie qui se succèdent ont-ils une direction et une valeur? Si ce n'est pas le cas, « à quoi bon? », me direz-vous. Éclatons-nous à fond et profitons de la vie, dans les moments où l'étau se desserre un peu! Les vacances ne seraient-elles alors qu'un moment de répit avant de reprendre le joug du travail?

Un temps de libération

Cette réflexion me fait rebondir vers le récit biblique de la marche du peuple hébreu au désert où le Seigneur prescrit le repos du septième jour (*Ex* 16). Le peuple qui avait connu l'esclavage en Égypte a été affranchi des travaux forcés et est maintenant appelé à découvrir ce que représente la liberté. Le sabbat (ou temps de vacances) serait-il un rempart contre l'activisme qui est devenu une nouvelle forme d'esclavage moderne? Grâce à un temps consacré au repos, le Seigneur nous invite à cesser les activités qui nous poussent constamment à l'extérieur de nous-mêmes: « Demeurez chacun à votre place. Que personne ne sorte de chez soi le septième jour » (*Ex* 16, 29).

Notre rythme de vie effréné nous impose continuellement de multiples impératifs et échéances à respecter, et tout cela dans une ambiance de compétition anxiogène. *Rester chez soi*, résonne comme un appel à nourrir sa vie intérieure. Au-delà des rôles, des titres et des fonctions, n'est-il pas salutaire de renouer avec l'essence de son être pour y *demeurer*, comme en un temple sacré, pour retrouver le « je suis » (*Ex* 3, 14) qui fonde notre liberté profonde? Ce temps d'arrêt, consacré au Seigneur, Source de notre être, est à la fois un rempart et un don qui est offert à notre liberté. Mais savons-nous le reconnaître comme un temps favorable à notre libération?

Accepter de prendre son temps dans l'inutile, dans la gratuité, la contemplation et la fête, afin de retrouver le « Royaume de Dieu, au milieu de nous » (*Lc* 17, 21).

Photo : Wikipedia.org

Un temps pour écouter

« C'est pour que nous soyons vraiment libres que Christ nous a libérés » (*Gal* 5, 1). En effet, le temps libre qui nous est accordé durant les vacances n'est pas garant de notre sentiment de liberté. Une libération est nécessaire pour se défaire des chaînes qui nous gardent parfois subtilement sous le joug d'une injonction de productivité. Ce joug moderne de l'efficacité nous emprisonne dans une vision où la vie doit constamment être occupée à quelque chose, par peur de tomber dans l'inutile.

Même la méditation est devenue une manière de « gérer » son stress. J'aime bien la manière dont Fabrice Midal nous rappelle que cette pratique n'est pas une manière de plus d'entretenir une approche gestionnaire de sa vie. « Méditer ce n'est pas chercher à être calme, zen et détaché de tout, mais se foutre la paix pour être plus vivant et plus à l'écoute[1]. »

J'y perçois une résonnance avec « la vie en abondance » que le Christ vient nous offrir (*Jn* 10, 10). L'Évangile de Jean en parle comme d'une réalité vers laquelle nous sommes guidés, lorsqu'on se met à l'écoute de la voix du bon berger (*Jn* 10, 16). En contraste avec l'abondance d'activités et de biens matériels à consommer, *la vraie vie*, à laquelle le Christ est venu nous introduire, représente une réalité toute intérieure et relationnelle à cultiver. Elle est étroitement liée à cette écoute intérieure qui sait reconnaître la voix du bon berger. Car en effet, nous savons que de multiples appels peuvent nous distraire et nous égarer, loin de cette vie en abondance qui est un don à accueillir. Le temps des vacances me paraît un moment propice pour se consacrer à cette écoute, non pas à la manière d'une tâche de plus à accomplir mais plutôt d'un lâcher prise salutaire. Accepter de prendre son temps dans l'inutile, dans la gratuité, la contemplation et la fête, afin de retrouver le « Royaume de Dieu, au milieu de nous » (Lc 17, 21).

Un temps pour perdre son temps

Pour conclure, j'ai envie de vous proposer de vous mettre à l'écoute d'un nouveau prophète de notre temps qui invite à renouer avec la lenteur. Carl Honoré qui a écrit *Éloge de la lenteur*[2], déplore le fait que le modèle de vie actuel, particulièrement dans les pays industrialisés, repose presque uniquement sur des principes d'efficacité et de rapidité. En effet, ne ressentez-vous pas cette pression sociale qui nous atteint jusque dans la manière de concevoir et de vivre nos vacances? Il y a, dans l'air du temps, une fierté un peu machiste à paraître occupé et pressé. En réalité, cette tendance cache souvent un mal de vivre, symptôme d'un manque de profondeur et de vie intérieure.

Alors, qu'à cela ne tienne. Cet été, retrouvons le goût de la lenteur. Mettons-nous à l'école de Marie de Béthanie qui savait perdre son temps dans la rencontre et l'écoute de son Maître. Jésus n'a-t-il pas dit qu'elle avait choisi « la meilleure part » (*Lc* 10, 42)?

LE TEMPS • *Le temps se fout pas mal de mes activités, mes préoccupations, mon horaire et mon agenda. Il poursuit sa course, sourd à toutes mes demandes de le voir s'allonger ou se raccourcir, cadencé à la seconde près : le temps est indépendant. Le rythme, par contre, est une notion plus personnelle, intériorisée. Il prend la couleur du battement du cœur, du souffle, des pas, du regard. Il est alternance, variation, balance. En vacances, c'est donc le rythme qu'il faut se réapproprier. On le nommera repos, tranquillité, présence à l'autre et à soi. Il deviendra du temps perdu, mais oh combien fructueusement investi ; il aura goût d'éternité. Et contre l'éternité, le temps n'y peut rien!* Yvon Métras

Pour aller plus loin

[1] Voir : www.fabricemidal.com

[2] Carl HONORÉ, *Éloge de la lenteur*, Paris, Éditions Marabout, 2007.

Parabole
PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · JUIN 2019 _ VOL XXXV N°2

DOSSIER

06
08

SE REPOSER COMME UN DIEU

Francis DAOUST

Directeur général de la Société catholique de la Bible (SOCABI)

(Photo Présence / F. Gloutnay)

Liminaire

Le premier récit de la création (*Gn* 1,1 - 2,4a) n'est pas un traité scientifique qui décrit les origines de l'univers, mais un mythe qui, comme tout mythe, a pour objectif d'expliquer certains aspects fondamentaux du monde et de la condition humaine. Or cet écrit accorde une place de première importance au repos. En considérant ce récit et à quel point la Bible insiste sur la nécessité d'observer le sabbat, il est possible de tirer plusieurs conclusions nous éclairant sur ce que nous pourrions appeler un « repos biblique ».

Pistes de réflexion p.20

Le repos divin

Le premier récit de la création (Gn 1, 1 – 2, 4a) se termine avec une mention de Dieu qui se repose, le septième jour[1], de tout le travail qu'il a fait (*Gn* 2, 2). Cette affirmation peut paraître surprenante dans le monde de productivité dans lequel nous vivons et pourrait même sembler remettre en question la toute-puissance de Dieu. Cette idée était cependant tout à fait normale au Proche-Orient ancien où le repos constituait un privilège bien connu des dieux. On la retrouve en particulier dans l'*Enuma Elish*, le grand poème babylonien de la création, qui fut rédigé entre le 14e et le 11e siècle av. J.-C. et duquel les Juifs exilés à Babylone au 6e siècle av. J.-C. se sont inspirés pour la rédaction de leur propre mythe de la création.

Les Juifs exilés ont emprunté plusieurs éléments de l'*Enuma Elish*, mais les ont transformés afin de témoigner de leurs convictions profondes au sujet de leur Dieu et de la relation qu'ils entretenaient avec lui. C'est le cas, entre autres, du thème du repos des dieux. On remarque ainsi que, dans l'*Enuma Elish*, les premières générations de dieux se plaignent de ne pas pouvoir se reposer en raison du tumulte créé par leur progéniture. À l'opposé, dans le récit biblique, Dieu réussit à se reposer après avoir créé les monstres marins, les oiseaux du ciel, les bêtes de la terre et les êtres humains qu'il désire voir se multiplier et fructifier, bref après avoir créé un monde vraisemblablement très bruyant et voulu comme tel.

On observe ensuite une différence quant à la raison du repos divin. Dans le grand poème babylonien, les dieux se reposent après avoir vaincu et terrassé leurs ennemis, alors que, dans la Bible, Dieu se repose après avoir créé le monde. Il prend donc une pause après un acte de création et non de destruction. Dans les deux cas, il s'agit d'une victoire sur le chaos et le désordre, mais l'action de Dieu, elle, est dépourvue de toute violence et de toute compétition. Il cesse toute activité après avoir créé, par le seul pouvoir de sa parole et en toute souveraineté, un monde qu'il estime à répétition être bon (*Gn* 1, 4.10.12.18.21.25), voire très bon (*Gn* 1, 31).

On note finalement une différence en ce qui a trait au moment du repos divin. Dans l'*Enuma Elish*, le repos des dieux Ea et Marduk se situe *avant* leur action créatrice, alors que, dans la Bible, Dieu se repose *après* avoir créé le monde. Ce temps de récupération observé après le travail semble plus honorable, certes. Mais il y a plus, car cette différence signifie que Dieu se repose, *en présence* de la création, alors que les dieux babyloniens le font en l'*absence* de celle-ci. Voilà qui non seulement valorise à nouveau la création dans la perspective biblique mais donne également du sens au repos de Dieu. D'un point de vue théologique, Dieu peut certainement prendre un répit quand il le veut, mais le positionnement du repos de Dieu après son acte créateur dans le récit biblique, fait en sorte de définir celui-ci en fonction de la création. Le repos de Dieu n'est pas significatif en lui-même, mais uniquement dans son lien avec l'univers créé.

Deux grands privilèges

Comme nous l'avons vu plus haut, les dieux babyloniens étaient friands de repos. Pas étonnant alors que ce soit justement pour leur éviter d'avoir à travailler et pour leur permettre de se la couler douce que Marduk, leur chef, crée l'être humain. Dans

Pour aller plus loin

[1] Le texte biblique joue ici sur l'assonance de deux mots hébreux : *shabbat* (repos) et *sheva'* (sept), le « b » et le « v » étant, en hébreu, la même lettre.

Photo : Richard Mcall / Pixabay

Le sabbat est un contrat d'autant plus intéressant si l'on considère que l'être humain, ayant été créé le sixième jour, commence ce tout nouveau travail… par une journée de repos! Un emploi rêvé, quoi!

la perspective babylonienne, le monde est créé pour les divinités, et les êtres humains sont engendrés pour éviter aux dieux d'avoir à travailler. Nous sommes ici dans une logique d'*asservissement*. La dynamique est très différente dans la Bible où l'univers est créé pour les êtres humains et où ces derniers sont engendrés afin de gouverner ce monde. Nous sommes ici dans une logique de *partenariat*. Dieu crée ce monde merveilleux et parfaitement bien ordonné, puis le confie à l'être humain pour que celui-ci en prenne soin. Voilà un grand privilège et une responsabilité des plus valorisantes.

Mais non seulement Dieu invite-t-il l'humanité à participer à son action créatrice en devenant gardien et gestionnaire de la création, il va jusqu'à convier l'humanité à prendre part à son repos avec l'institution du sabbat, terme hébreu qui signifie précisément « repos ». Voilà une idée absolument inconcevable dans la pensée babylonienne, un privilège qui élève encore davantage le statut de l'être humain et qui scelle encore plus solidement son partenariat avec Dieu. Le sabbat est d'ailleurs présenté comme une alliance perpétuelle en *Ex* 31,16. C'est un contrat d'autant plus intéressant si l'on considère que l'être humain, ayant été créé le sixième jour, commence ce tout nouveau travail… par une journée de repos! Un emploi rêvé, quoi!

Reprendre haleine

On ne saurait souligner suffisamment l'importance du sabbat dans la Bible. C'est le seul jour du premier récit de la création à être béni et sanctifié (*Gn* 2, 3), c'est le commandement le plus longuement décrit du Décalogue (*Ex* 20, 8-11) et la directive la plus importante du *Code sacerdotal* (*Ex* 25-31). On le retrouve en effet à la toute fin de ce long recueil de lois qui décrit en détail tout ce qui doit être *fait*[2] pour la construction et le service du sanctuaire, avec une nette insistance : « *Mais surtout*, vous observerez mes sabbats » (*Ex* 31, 13). On suit ici une séquence identique à celle du premier récit de la création où Dieu a d'abord *fait* (*Gn* 1, 7.16.25.26.31; 2, 2a) et s'est ensuite reposé (*Gn* 2, 2b.3).

La directive d'observer le sabbat dans le *Code sacerdotal* ajoute cependant une précision que l'on ne retrouve pas dans le premier récit de la création : « Les fils d'Israël observeront le sabbat… car en six jours Yahvé a fait le ciel et la terre, mais le septième jour il s'est reposé *et a repris haleine* » (*Ex* 31, 16-17). On retrouve le même verbe en *Ex* 23, 12 au sujet du repos sabbatique nécessaire des esclaves et des étrangers. Le verbe hébreu employé dans ces deux passages (*naphash*) provient de la même racine hébraïque qui est à l'origine du mot *nephesh*, qui désigne l'*haleine* que Dieu insuffle dans l'être humain pour lui donner vie (*Gn* 2, 7). Ce terme, employé 756 fois dans l'Ancien Testament, se traduit de différentes manières : haleine, souffle, vie, âme, être vivant, soi, personne, désir, appétit, émotion, passion. La *nephesh* est, somme toute, l'essence même de la vie et ce qui permet l'essor de celle-ci.

Cette observation nous oblige, non pas à mettre en doute la toute-puissance de Dieu, parce qu'il doit refaire le plein d'essence de vie, mais à repenser son

Pour aller plus loin

[2] Le verbe hébreu '*asah* « faire » est répété pas moins de 95 fois dans ces sept chapitres.

Nous sommes invités à vivre notre repos avec ce pour quoi nous avons travaillé, dans tout son débordement de vie.

mode de fonctionnement. Cette toute-puissance ne se déploierait pas comme une force constante, toujours en tension, mais comme une pulsation rythmée qui passe par une alternance entre tension et repos. Voilà qui nous éloigne d'une conception d'un Dieu statique et immuable et nous rapproche de l'idée selon laquelle il est dynamique et en mouvement. Ajoutons que Dieu est catégorique au sujet du sabbat : l'être humain doit lui aussi suivre cette ondulation et s'aménager un temps régulier qu'il met à part afin de refaire le plein d'essence de vie.

Pour un repos bien biblique

Ce bref coup d'œil jeté au premier récit de la création et à l'impératif d'observer le sabbat peut nous éclairer sur le type de repos proprement biblique vers lequel pourraient tendre nos vacances.

Tout d'abord, ce repos n'est pas nécessairement une question de tranquillité. À l'image de Dieu qui se repose dans le brouhaha du cosmos fondamentalement bon qu'il a créé, nous sommes invités à vivre notre temps de récupération avec ce pour quoi nous avons travaillé, dans tout son débordement de vie. À quoi bon trimer dur toute l'année pour se payer une piscine ou un voyage à la mer si c'est pour ordonner aux enfants d'arrêter de faire du bruit et de se tenir tranquilles? Ne soyons pas babyloniens!

Nous avons aussi observé que Dieu se repose *après* son action créatrice, en appréciant celle-ci. Dans cette optique, il s'avère profitable de prendre le temps de considérer ce que nous avons accompli durant l'année de travail qui vient de se terminer. Dans le cadre du travail, notre regard est généralement tourné vers l'avenir, vers les objectifs à atteindre et les projets à planifier. Le repos des vacances devrait être le moment de compenser en regardant en arrière, en considérant ce que nous avons réalisé durant la dernière année et en prenant conscience que l'on n'a pas travaillé pour rien.

Nous avons finalement noté que Dieu lui-même *reprend son souffle* après la création et qu'il enjoint à l'humanité de faire de même, pour elle-même (*Ex* 20, 8-11), pour les animaux (*Ex* 23, 12) et même pour la terre (*Lv* 25, 1-7). On ne peut pas être en mode production et performance maximales 24 heures sur 24 et 365 jours par année. Le cœur humain ne permettrait pas l'afflux de sang à l'ensemble du corps s'il était constamment en état de resserrement; il le fait parce qu'il alterne compression et relâchement. Les poumons ne permettraient pas l'oxygénation du corps s'ils n'alternaient pas inspiration et expiration. Ne venons-nous pas au monde d'ailleurs à la suite d'une série de contractions et de relâchements? On affirme aussi que, pour les sportifs, il est plus profitable à l'entraînement de courir par intervalle que toujours à la vitesse maximale, même si on parcourt une moins longue distance en bout de ligne. Même les plus récentes recherches en astrophysique affirment qu'avant le *big bang*, il y aurait eu un *big crunch*, c'est-à-dire que tout l'univers s'est contracté en un même point extrêmement dense, que nous nous dirigeons vers un nouveau *big crunch* et que l'univers aurait fonctionné comme cela depuis une éternité, alternant contraction et expansion.

À l'image du cœur, des poumons, de l'univers et de Dieu même, il faut prendre le temps de recouvrer son souffle, ce qui ne signifie pas nécessairement de ne rien faire, mais plutôt d'entrer dans un mouvement d'alternance où les vacances établissent un contrepoids à tout ce qui constitue notre travail habituel. Peut-être faudrait-il alors planifier des vacances qui soient exactement le contraire de notre travail? Une personne qui se déplace constamment pour son travail devrait peut-être passer ses jours de congé au même endroit et non partir en voyage. Les intellectuels devraient peut-être les passer loin des bibliothèques; les sportifs, loin des gyms; les gestionnaires, loin des responsabilités; et les musiciens, dans le silence?

Le besoin d'alternance entre le travail et le repos pourrait aussi indiquer qu'une vie faite uniquement de vacances ne serait pas souhaitable. Ce qui explique peut-être le vide ressenti par certaines personnes qui arrivent à la retraite. Celle-ci devrait peut-être comprendre une bonne journée sabbatique… de travail!

LE REPOS • *Mes enfants me disent que je suis plus occupé à la retraite que lorsque je travaillais. Et pourtant la vie m'a amené à laisser de la place au repos. Je choisis d'arrêter le temps, de ne rien faire. Je m'écrase dans un fauteuil pour reprendre des heures de sommeil perdu. Pour le repos de l'esprit, je voyage. La lecture de très nombreux romans m'ont fait visiter tant de pays, et ce sans subir le décalage horaire. J'ai même traversé des millénaires. Quand je fais un casse-tête, je ne pense à rien, c'est le repos total. Quand mon fils, avec son travail à temps plein, ses cours à l'université, ses sports, sa vie de famille, me dit qu'il est au bord de l'épuisement, je lui dis d'arrêter le temps et de faire de bons choix pour son corps et son esprit. Et vous, que choisissez-vous?* Marcel Brouillette

Parabole
PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · JUIN 2019 _ VOL XXXV Nº 2

DOSSIER

LIBERTÉ NOUVELLE : REGARDER EN AVANT, PAS EN ARRIÈRE

Alain GIGNAC

Professeur titulaire et directeur
de l'Institut d'études religieuses
de l'Université de Montréal

Liminaire

La liberté est un thème majeur de la théologie de saint Paul. Afin de bien comprendre ce dont il s'agit, il est important de replacer le concept de la liberté dans le contexte du monde romain du 1er siècle de notre ère. La métaphore de la liberté apportée par le Christ, utilisée par saint Paul dans la *Lettre aux Romains*, nous pousse à comprendre que celle-ci est précieuse, mais fragile, déjà là, mais toujours en devenir. Cette réalisation nous amène à nous poser la question à savoir si nos vacances se vivent sous le signe d'une véritable liberté.

Pistes de réflexion p.20

« C'est pour que nous soyons vraiment libres que Christ nous a libérés. Tenez donc ferme et ne vous laissez pas remettre sous le joug de l'esclavage » (*Ga* 5,1).

Cette phrase que saint Paul adresse aux Galates sonne comme un slogan. Or, notre époque n'est pas à court de slogans non plus sur ce thème[1]. C'est que la liberté est une valeur importante, facilement récupérée par les idéologies ou la marchandisation. Mais comme disait le cinéaste Pierre Falardeau : « La liberté n'est pas seulement une marque de yogourt. »

Paul et nous : deux contextes différents

Au 1er siècle où vivait Paul, comme au 21e siècle, la liberté est une valeur cardinale. Mais elle ne résonne pas de la même façon dans les deux contextes. Pour nous, il s'agit de faire ce que nous voulons, de réaliser nos rêves (voire nos fantasmes). Se libérer des contraintes du travail, pour accéder à une vie de loisirs. Nous programmons souvent les vacances annuelles dans cet esprit. Durant quelques jours, nous échappons au métro-boulot-dodo qui nous épuise pour nous évader dans un mode de vie que nous ne pouvons nous permettre à l'année. Semblablement, nous imaginons parfois la retraite sous ce mode. Comme s'il était impossible d'être libre et heureux dans la vie ordinaire, mais qu'il fallait toujours en sortir pour vivre véritablement.

Or, à l'époque de l'Empire romain qui est celle de Paul de Tarse, le mot liberté a une signification différente. On est (et le plus souvent, on nait) homme libre ou esclave. Dans la société antique, jusqu'à une personne sur trois subit l'esclavage. L'esclave est la chose de son maître qui en dispose comme il l'entend. Il peut le faire travailler où il veut, en abuser, le vendre, voire le tuer si l'envie lui en prend. Le rêve de l'esclave, c'est de devenir libre – au sens social et juridique. Le but visé est d'être affranchi (par un maître généreux ou reconnaissant) ou de s'affranchir (en payant une « rançon »). Les esclaves pouvaient accumuler une somme importante pour payer leur liberté. Certains maîtres n'étaient pas ingrats – et d'autres, au contraire, s'avéraient despotiques.

La libération de l'esclavage : une métaphore

Paul utilise alors la métaphore de la libération de l'esclavage pour parler de la condition chrétienne. Les disciples messianiques du Christ, avant de connaître leur nouveau Seigneur, étaient esclaves d'un terrible despote, véritable Darth Vador du côté obscur de la force : le Péché. Paul décrit en termes dramatiques l'impuissance de l'humain à porter des fruits d'amour, dans ce contexte d'esclavage moral et spirituel : « Vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir, puisque le bien que je veux, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais. Or, si ce que je ne veux pas, je le fais, ce n'est pas moi qui agis, mais Péché qui habite en moi » (*Rm* 7, 18-20).

Pour aller plus loin

[1] Pensons à « Liberté 55 » (London Life), « Interdit d'interdire » (mai 1968), « Liberté, égalité, fraternité » (devise de la France), « Communiquez en toute liberté » (Bouygues Telecom), « Un goût de libertea » (Nestea), « Choisir, c'est votre liberté » (yogourt Liberté), etc.

Se libérer des contraintes du travail…

Comme s'il était impossible d'être libre et heureux dans la vie ordinaire, mais qu'il fallait toujours en sortir pour vivre véritablement.

Photo : Joe / Pixabay

Comme des automates, les humains esclaves sont menés par un maître intérieur méchant. Mais en Christ, avec Christ, cette dynamique mortifère, qui cause la mort et mène à la mort, est court-circuitée. Par sa fidélité à Dieu jusqu'à la croix, le Christ nous montre un chemin de liberté. Christ devient notre nouveau maître qui saura nous faire vivre de sa vie et agir en conséquence : « Lorsque vous étiez esclaves de Péché, vous étiez libres à l'égard de la justice. Quels fruits portiez-vous donc alors ? Aujourd'hui vous en avez honte, car leur aboutissement, c'est la mort. Mais maintenant, libérés de Péché et devenus esclaves de Dieu, vous portez les fruits qui conduisent à la sanctification, et leur aboutissement, c'est la vie éternelle » (*Rm* 6, 20-22).

Les chrétiens trouvent leur liberté… en devenant esclaves du Christ! Comme on le voit, Paul n'a pas peur d'utiliser des images brutales jusqu'au paradoxe. La métaphore de la libération de l'esclave, qui a un net côté mythologique (un peu comme *Star Wars*!), demeure une métaphore. Mais à des humains du 1er siècle, elle parlait au cœur de leur expérience! Autrement dit, Paul fait de la théologie (il parle de Dieu) en partant de la réalité socio-économique et juridique, du 1er siècle. Bref, Christ réalise pour ces gens du 1er siècle leur espoir le plus fou : ne plus être esclaves.

Fragile et précieuse liberté

Dans la citation ci-dessus de la Lettre aux Romains, chapitre 6, il y a une insistance qui revient aussi à d'autres endroits dans les lettres de Paul (comme dans la citation initiale de cet article, tirée de la *Lettre aux Galates*, chapitre 5) : il y a un avant et un après; vous étiez esclaves de Péché, vous appartenez maintenant à la justice; ne revenez donc pas en arrière mais regardez droit devant.

D'où la question : sommes-nous capables de conserver, de protéger – de sauvegarder ! – notre liberté? Plus directement encore : sommes-nous vraiment libres?

Si à première vue cette image de la libération de l'esclavage, que j'ai qualifiée de « mythologique », nous paraît étrangère, ne peut-elle pas néanmoins nous interpeller – nous qui chérissons la liberté sans vraiment l'atteindre? Toujours en *Galates*, Paul s'écrie, martelant l'importance de son thème et tapant avec obstination sur le même clou : « Vous, frères et sœurs, c'est à la liberté que vous avez été appelés » (*Ga* 5,13).

L'être humain est fait pour la liberté. Comme un appel à avancer, la liberté est devant lui. Comme s'il fallait *devenir* libre, ou que cela n'allait pas de soi. La liberté est à la fois un combat quotidien et un cadeau de la vie.

Comment devenir libre? La liberté ne s'achète pas. Elle ne saurait être contrainte! La liberté a besoin d'un espace de gratuité. Paul dirait, comme de toute expérience spirituelle, qu'elle est grâce.

Les vacances : pour quelle liberté ?

Le temps de nos vacances sera-t-il celui d'une pseudo-liberté, une fuite dans un bien-être artificiel et matériel susceptible d'apaiser notre lassitude et notre vide intérieur? J'emploie ici le préfixe « pseudo », celui du mensonge et du « fake » (comme dans « *fakenews* »), où on fait semblant, où l'esclavage de

nos agendas se déguise en liberté sans en être vraiment une. Quelles sortes de vacances voulons-nous vivre? Qu'est-ce qui va devenir vacant?

Car il existe une autre option: un temps de vacances pour une vraie liberté, faite de gratuité et de disponibilité, à soi-même d'abord, puis aux autres. Car on ne peut accueillir les autres que si on se recueille soi-même, et c'est dans la gratuité de l'improviste et de l'imprévu, du geste gratuit et de la rencontre fortuite, que je peux cueillir cette grâce de la liberté.

Je nous souhaite donc de décrocher des automatismes du quotidien, pour vivre réellement, le plus pleinement possible, l'« ici et maintenant ». Décrocher des téléphones et des tablettes, et de tous les « il faut ». La liberté est comme un espace d'ouverture à ce qui peut survenir, advenir, devant nous. Si nous remplissons notre disponibilité intérieure, celle-ci deviendra « *no vacancy* ». Si nous remplissons nos vacances, pas de place pour la vraie liberté. Quelles vacances voulons-nous?

Qui est notre maître?

Que ce soit en vacances ou durant le reste de l'année, au service de qui ou de quoi mettons-nous tout notre savoir-faire, tout notre agir? Où investissons-nous les forces vives de notre existence? Toujours en *Romains*, chapitre 6, Paul utilise une autre métaphore : celle du mercenaire. Une image différente de celle de l'esclave, mais qui lui est semblable. Un mercenaire est un soldat qui se vend (qui vend ses bras, ses jambes, sa force) pour combattre pour un autre. De nouveau, Paul entend décrire le choix entre le service de Péché et de l'injustice, d'une part, et la vraie liberté des temps messianiques où devraient se poster les disciples du Christ, d'autre part : « Ne mettez plus vos membres au service du péché comme armes de l'injustice, mais, comme des vivants revenus d'entre les morts, avec vos membres comme armes de la justice, mettez-vous au service de Dieu. Car Péché n'aura plus d'empire sur vous, puisque vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grâce » (*Rm* 6, 13-14).

Toujours ce choix entre l'esclavage et la liberté, entre le retour en arrière et l'avancée vers l'avenir. Je me souviens qu'enfant, j'avais noté dans un petit calepin cette phrase : « Vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grâce ». Ce geste me fait maintenant un peu sourire, dans sa naïveté. Pourquoi avais-je noté cette phrase? Est-ce que je la comprenais? Même aujourd'hui, je ne suis pas certain de comprendre saint Paul. Mais cette petite phrase m'accompagnera cette année en vacances : quelle sont les lois, les « il faut », les habitudes mortifères qui mènent ma vie, et comment pourrais-je faire pour sauvegarder des espaces de liberté, de gratuité, dans ma vie?

Que nos vacances soient un temps de liberté pour nous reconnecter à notre maître véritable, qui nous entraîne à la justice. Un temps de réflexion… et de liberté.

LA LIBERTÉ • *Adepte du vélo depuis ma jeunesse, j'ai toujours associé vélo et liberté. Il va sans dire que ce n'est pas dans les rues de Montréal que l'expérience est à son meilleur. Comme je ne suis pas un adepte des pistes cyclables urbaines, c'est sur la route – ou le long des berges du fleuve – que mon vélo me donne un sentiment de liberté. Liberté de mouvement bien sûr, mais en tenant compte de la modification de notre rapport au temps et à l'espace. Le temps s'élargit mais l'espace se rétrécit. À 25-30 km/h, les distances à parcourir sont limitées. Dans une randonnée de quelques heures, il y a ceci de fascinant que l'activité physique entraine une libération de l'esprit. On a le temps d'admirer le paysage, d'observer les signes de l'activité humaine, de réfléchir, d'entrer en soi-même. Une randonnée en solitaire peut devenir une expérience d'intériorité. Que de fois, je me suis arrêté dans un endroit propice – au bord d'une rivière par exemple – pour vivre un temps de prière, et grâce à mon téléphone intelligent, ouvrir les Écritures, prier un office de la Liturgie des Heures.* Yves Guillemette ptre

Parabole

PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · JUIN 2019 _ VOL XXXV Nº 2

DOSSIER

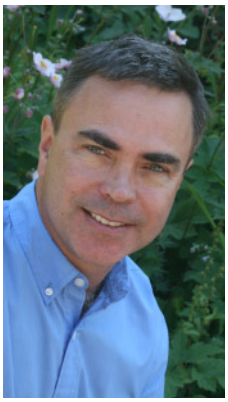
12
14

JÉSUS ET LA PRÉSENCE RÉELLE, VRAIMENT!

Jean GROU

Rédacteur en chef de *Prions en Église* et *Vie liturgique*

Pistes de réflexion p.20



Liminaire

Durant l'été, on dirait que le temps s'allonge. Longues périodes d'ensoleillement, agenda allégé: tout concourt à donner l'impression que les heures s'étirent. Le contexte est propice pour nous faire davantage présents aux autres, pour renouer avec une personne un peu oubliée, pour soigner une relation que nous avons peut-être négligée ou pour tisser de nouveaux liens. Afin de nous inspirer à cet égard, pourquoi ne pas explorer ce que nous pourrions appeler « la manière Jésus ». Comment ce dernier s'est-il rendu présent aux autres? Comment interagissait-il avec son entourage ou avec des étrangers?

Nous ne saurions évidemment pas prétendre ici retracer avec certitude les paroles, gestes et attitudes de Jésus. Les évangiles, faut-il le rappeler, ne sont ni des biographies, encore moins des émissions de téléréalité. Le souci premier de leurs auteurs n'était pas l'exactitude des faits, mais le désir de communiquer un message, une bonne nouvelle. Cela dit, il est certainement inspirant et révélateur d'examiner ce que la tradition a retenu de la manière dont Jésus agissait et s'exprimait avec les gens qu'il croisait ou fréquentait. Ce qui suit ne constitue pas non plus un relevé exhaustif de tout ce qui pourrait être dit sur le sujet. J'ai retenu quelques grands thèmes qui me semblaient ressortir avec le plus de constance dans les évangiles.

L'attention aux autres

Ça peut presque paraître banal, mais Jésus se montre particulièrement attentif aux autres. Il les observe et les écoute (*Mt* 8, 2-3; *Mc* 12, 41-44). Il réagit à leurs questions et à leurs supplications (*Mt* 9, 11-12.27-30). Il les interpelle et leur adresse parfois des reproches (*Mc* 8, 16-18). Évidemment, il leur parle aussi longuement à l'occasion de discours et d'enseignements de divers ordres. Mais la nature même des évangiles accentue cet aspect du fait qu'il s'agit d'écrits destinés, justement, à communiquer un message. Celui-ci passe le plus souvent par la parole.

Prendre les devants

Si Jésus se laisse toucher par les interpellations à son endroit, il lui arrive souvent de prendre l'initiative de s'adresser aux autres, parfois de manière subite et inattendue. Les épisodes bien connus à cet égard sont les divers appels des disciples, que ce soit Simon et André au bord d'un lac (*Mt* 4, 18-20) ou Matthieu (Lévi) à son comptoir de collecteur d'impôt (*Mt* 9, 9). Il appelle les foules auprès de lui pour leur adresser des enseignements (*Mt* 15, 10-11; 23, 1-12) ou encore ses disciples pour leur signaler la situation précaire de son auditoire qui manque de nourriture (*Mt* 15, 32). Il appelle avec lui trois disciples pour les emmener sur une montagne où il sera transfiguré (*Mt* 17, 1-7). Puis il prend les Douze à part pour leur annoncer sa passion (*Mt* 20, 17-19). Il organise lui-même son entrée remarquée à Jérusalem (*Mt* 21, 1-3) avant de chasser les vendeurs du Temple (*Mt* 21, 12-13).

Les questions

Souvent dans les évangiles, des personnages posent des questions à Jésus. Ce dernier, la plupart du temps, ne répond pas directement mais enchaîne avec une autre question (Mc 10, 2-3), un enseignement ou une parabole (Lc 10, 29-37). Cette attitude reflète vraisemblablement un procédé typique des maîtres du judaïsme à l'époque. Il s'agit d'inciter l'interlocuteur à répondre par lui-même, à l'amener plus loin dans sa réflexion ou à le faire passer du sens littéral au registre symbolique. C'est le cas notamment dans de nombreux entretiens dans l'Évangile de Jean, comme celui avec Nicodème (*Jn* 3). Ce dernier demande à Jésus s'il faut retourner dans le ventre de sa mère pour « naître à nouveau ». Il devra comprendre qu'il s'agit d'une naissance d'un tout autre ordre, qui n'a rien à voir avec la grossesse humaine.

Photo : Pixabay

Jésus est « passé en faisant le bien » (*Ac* 10, 38), *en se consacrant pleinement aux autres, en leur portant assistance ou en restaurant leur dignité bafouée.*

N'est-il pas significatif aussi que la première prise de parole de Jésus dans l'Évangile de Jean soit une question? « Que cherchez-vous? », demande-t-il à André et un autre futur disciple non identifié (*Jn* 1, 38). Il en est de même dans l'Évangile de Luc, dans un récit de son enfance faut-il préciser : la première et seule fois que le jeune Jésus ouvre la bouche, c'est pour poser deux questions à Marie et Joseph : « Pourquoi donc me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je dois être dans la maison de mon Père? » (*Lc* 2, 49) Ces premiers mots sous forme interrogative annoncent que Jésus ne sera pas avare de questions tout au long de sa vie.

Au-delà des obstacles et des interdits

À de multiples reprises dans les évangiles, Jésus ne se laisse pas arrêter par les circonstances ou les objections des autres. Surtout lorsqu'il s'agit de prêter assistance à une personne ou pour rappeler le respect de sa dignité. Il n'hésite pas à prendre place à la même table que des gens de mauvaise réputation, au risque de soulever l'indignation des bien-pensants (*Mt* 9, 10-13). Après s'être attiré les moqueries des gens en déclarant qu'une fillette n'est pas morte, mais qu'elle dort, il met tout le monde à la porte et relève la petite (*Mt* 9, 24-25). Il prend la défense de ses disciples, accusés d'avoir « travaillé » un jour de sabbat (*Mt* 12, 1-8). Alors que ces derniers cherchent à repousser des enfants qu'on lui présente, il s'empresse de les accueillir et de leur imposer les mains (*Mt* 19, 13-15). Une scène semblable survient un peu plus loin avec deux aveugles à Jéricho. Comme ils interpellent Jésus, on essaie de les faire taire, mais lui, au contraire, s'arrête et leur demande comment il pourrait les aider (*Mt* 20, 29-34). Un jour, alors qu'il se rend au chevet de la fille malade d'un chef de synagogue, il apprend que celle-ci est morte. Qu'à cela ne tienne, il poursuit sa route.

Comme dans un récit précédemment évoqué, il déclare qu'elle n'est pas décédée, mais qu'elle dort, suscitant les moqueries des témoins. Ce qui ne l'empêche pas de dire à l'enfant : « Talitha koum », provoquant le relèvement de celle-ci (*Mc* 5, 35-43).

Voilà bien une facette majeure de ce qui caractérise Jésus dans sa façon d'être avec les autres : il se montre déterminé à ce que le bien triomphe envers et contre tout. Interdits, moqueries, résistances, tentatives de diversion, rien n'arrive à le faire dévier de sa route, parce que celle-ci mène à la restauration d'une personne dans sa dignité, son bien-être, son existence même.

Compassion et action

Les évangélistes n'hésitent pas à dépeindre, certes avec retenue, ce que Jésus ressent devant diverses situations. Et c'est toujours lorsqu'il constate la situation malheureuse de quelqu'un : il se désole devant les foules qui « n'ont pas de berger » (*Mt* 9, 36) ou « n'ont pas de quoi manger » (*Mt* 15, 32); il est « pris de pitié » devant les aveugles de Jéricho (*Mt* 20, 34); il est « ému de compassion » pour un lépreux qui le supplie (*Mc* 1, 40-41); il pleure devant le tombeau de son ami Lazare (*Jn* 11, 35). Chaque fois qu'il réagit de la sorte, c'est par rapport à quelqu'un d'autre; il ne s'apitoie jamais sur son propre sort, même s'il ressent de l'angoisse à la perspective de sa mort (*Lc* 22, 41-44).

Et il ne se contente pas de ressentir une émotion, un trouble : il agit de manière à manifester concrètement sa compassion et à soulager la détresse des infortunés. On ne compte plus les guérisons et autres prodiges qui lui sont attribués, comme la multiplication des pains (*Mt* 14, 13-21) ou le retour à la vie de Lazare (*Jn* 11, 1-44). Il est vrai que dans les évangiles, ce qu'on appelle communément les miracles sont avant tout des signes du Royaume dont Jésus a annoncé l'arrivée. Mais sur le strict plan des relations humaines, on a retenu de lui qu'il est « passé en faisant le bien » (*Ac* 10, 38), en se consacrant pleinement aux autres, en leur portant assistance ou en restaurant leur dignité bafouée.

Jamais pour lui-même

Si Jésus intervient de multiples fois pour venir en aide aux autres, il ne le fait pour ainsi dire jamais pour lui-même, pour se sauver d'un péril ou d'une situation embarrassante. Lors de sa passion au contraire, il laisse les choses suivre leur cours, sans chercher à fuir ou à répliquer aux attaques. Il se contente généralement de poser des questions. C'est à l'image de l'ensemble de sa vie, de ce qu'il a voulu être dans le monde : au service de ses frères et sœurs, pour révéler l'amour et la bienveillance de Dieu, sa miséricorde absolue, envers et contre tout.

«Venez à l'écart»

Cet amour, cette bienveillance, cette miséricorde, Jésus l'a manifestée, bien sûr, au cœur de ses enseignements, avec ses paraboles, son attention aux plus vulnérables et aux rejetés de la société ou avec des gestes plus marquants comme ce que nous appelons ses miracles. Mais il l'a fait aussi dans le plus ordinaire du quotidien, comme lorsqu'il invite ses disciples à se mettre à l'écart des foules pour se reposer, bien que parfois, cette période de pause soit vite interrompue (*Mc* 6, 31). Dans l'Évangile de Jean, dès le premier épisode où Jésus apparaît, il invite ses deux premiers disciples à le suivre pour voir « où il demeurait, et ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là » (*Jn* 1, 39). L'évangéliste demeure muet sur ce qu'ils ont pu faire tout ce temps ou sur les paroles qu'ils ont échangées. Ce n'est pas important. Ce qui compte, c'est que Jésus était là, tout simplement, bien présent aux côtés de ces deux personnes. En cet été qui s'annonce, puissions-nous aussi trouver l'occasion de vivre de ces temps de présence auprès du Seigneur, par le biais de la prière ou l'écoute de sa parole, en ville ou à la campagne, dans la nature ou dans un monastère...

LA PRÉSENCE AUX AUTRES • *J'ai eu la joie, l'été dernier, de passer du temps, au chalet, avec ma fille, son copain et mes petits-enfants. Ce moment de grâce, je l'ai vécu comme un petit coin de paradis. Les enfants avaient décidé de fermer leur cellulaire (presque complètement) et de consentir à vivre au rythme de la nature. Les tâches et les jeux partagés nous rassemblaient dans un désir commun d'échanges et d'unité. Mes petits-enfants offraient le meilleur d'eux-mêmes, dans cette ambiance de liberté, où chacun, chacune avait envie de contribuer au bonheur de l'autre jusqu'à pardonner quelques écarts de conduite. Ces quelques jours habités d'éclats de rire et de douce complicité comblaient mon cœur de mère et de grand-mère. Le souvenir de ces moments d'harmonie familiale nourrit ma vie encore aujourd'hui quand j'y repense. Pour moi, ces occasions donnent sens et saveur à ma vie. J'y reconnais une manière très simple de goûter au Royaume de Dieu, dès ici-bas.* Colette Beauchemin

Parabole

PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · JUIN 2019 _ VOL XXXV Nº 2

DOSSIER

15
17

En suivant Jésus… rando nature inusitée

Anne-Marie CHAPLEAU

Bibliste
Institut de formation théologique
et pastorale de Chicoutimi

Liminaire

« Et le Verbe s'est fait chair et il a planté sa tente parmi nous » nous dit la traduction littérale de *Jn* 1, 14. L'Incarnation serait donc une histoire de camping? Oui, d'une certaine manière ; au moins pourrions-nous la regarder ainsi alors que l'été nous insuffle déjà des désirs de plein air et de grands espaces. Emboîtons donc le pas à un guide nature qui saura sans doute nous entraîner dans quelque surprenante pérégrination. Rien à emporter sinon un certain goût du risque, car on peut s'attendre à tout avec celui qui a dit de lui-même ; « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête » (*Mt* 8, 19).

Pistes de réflexion p. 20

À force d'hypertrophie du mental, d'urbanisation, d'accélération du temps, de soumission aux lois du marché et de connexion technologique, l'homme contemporain s'est déconnecté de la toile de la vie. Il a oublié qu'il appartient à la Terre. Michel Maxime Egger, écothéologien

Évasion au désert

Les agences de voyages font souvent miroiter la possibilité d'une « évasion » pour vendre plages et ciels tropicaux à leur clientèle. Ah! Laisser derrière soi la routine, les horaires et les tracas du quotidien : le rêve! Notre guide hors norme nous convie à prendre la poudre d'escampette pour le suivre au désert. Dépaysement garanti sans argent pris ni remis : tout est gratuit, à condition de laisser derrière soi armes et bagages. Lui progresse en silence dans la rocaille du paysage dénudé. Il fait de longues pauses en fixant l'horizon. Les rochers et le sable déclinent, entre aurore et crépuscule, toutes les nuances d'ambre et d'ocre. Nous entrons dans son silence. Cependant le silence, quand il dure, devient assourdissant ; il se remplit de voix qui nous arrivent pêle-mêle, surtout quand la faim creuse le vide. « Si tu es… alors tu feras, tu diras, tu devras… » (voir *Lc* 4, 3.9). Quelles sont ces injonctions qui se jettent en travers de nos vies pour les conformer aux idéaux du paraître, du succès et du pouvoir[1]? Mais le désert réveille aussi en nous la mémoire d'une Parole issue des profondeurs. Sa voix résonne, claire, limpide. Elle coule comme une source et son mouvement nous retourne : « tu ne saurais vivre seulement de… » (voir *Lc* 4, 4).

Le désert réveille en nous la mémoire d'une Parole issue des profondeurs.

Photo : Pexels

Pour aller plus loin

[1] En référence à l'étymologie de « dia-bolique » qui signifie « ce qui se jette en travers ».

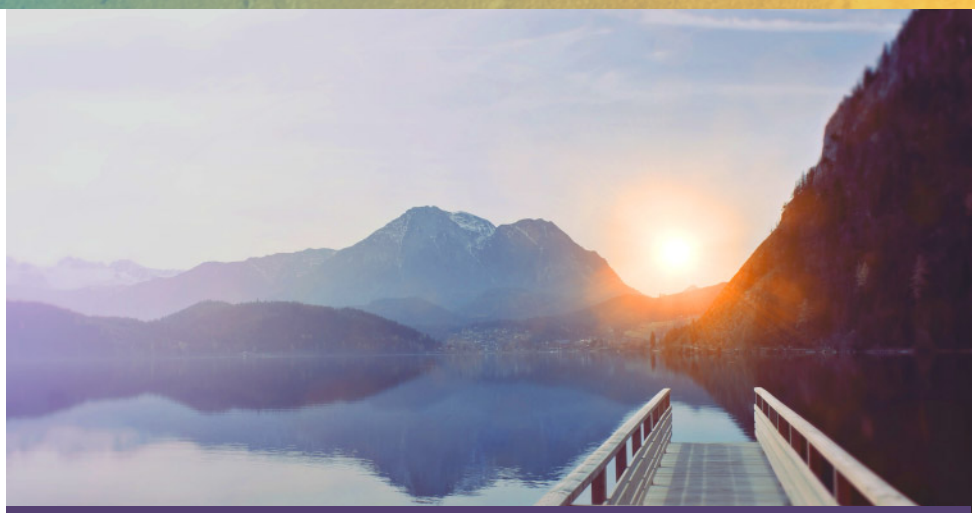


Photo : Vargazs / Pixabay

Quelle turbulence intérieure a emporté au loin la foi? S'est-elle réfugiée au-delà de cette frange un peu floue où ciel et mer se rejoignent et s'inversent dans leurs reflets, comme doute et foi.

Entre montagne et mer

Direction la montagne. Ça demande un peu de souffle pour le suivre, car la pente est raide. Lui est entraîné, car il y vient souvent, convoqué à quelque rendez-vous primordial (*Lc* 6, 12). Le voilà assis, immobile, à nouveau silencieux. Le silence qui l'enveloppe nous enveloppe aussi. Le sentiment d'être attendu, écouté, aimé s'insinue en nous avec douceur, avant même que nos lèvres articulent: « Notre Père… ». Silence. Contemplation. Le regard porte au loin, si loin, jusqu'à la mer (voir *Jn* 6, 15-18).

Le vent tourne brusquement ; la mer se soulève. Au loin, en bas, les disciples, dans leur barque dérisoire, sont ballottés par les flots. Eux-mêmes s'agitent. Ils paniquent! Puis, impression de vertige ; nous sommes tout à coup avec eux dans la barque. Les images de vagues se superposent à celles des tempêtes que nous avons nous-mêmes à affronter dans nos vies. Mais que fait-il? Où est-il? Est-il seulement là? Il dort, comme si les vagues berçaient son sommeil. Les disciples le secouent sans ménagement : « Chef, chef, nous périssons ! » (*Lc* 8, 24). Il parle au vent et à la mer, il les menace! Le voilà lui-même grand Souffle, mélange parfait de calme et de puissance. Calme plat, regard perçant : « Où est votre foi? » (*Lc* 8, 25). Bonne question ; excellente question! Quelle turbulence intérieure a emporté au loin la foi? S'est-elle réfugiée au-delà de cette frange un peu floue où ciel et mer se rejoignent et s'inversent dans leurs reflets, comme doute et foi se déversent parfois l'un dans l'autre? Et pourtant, l'étale de la mer parle de tempêtes domptées. Notre pensée se perd dans une contemplation muette. Le temps se suspend.

Un Fils dans la vigne

Disparue la mer, disparue la barque. Il marche, encore et toujours. Longue marche pour celui qui est lui-même le Chemin (*Jn* 14, 6). Rendus là, aussi bien le suivre. Nous traversons quelques collines. Sur leurs pentes ensoleillées, des vignes. Ah oui, il fallait bien des vignes dans cette histoire. Il en a tellement parlé dans ses paraboles : « Un homme planta une vigne (*Lc* 20, 9) ; « Je vais envoyer mon fis, le bien-aimé. Lui, ils le respecteront peut-être » (*Lc* 20, 13). Le Fils, c'est lui. Il marche sans crainte. Il sait où il va. Il se dirige vers un figuier planté seul au milieu des ceps. Il le contemple longuement, puis creuse tout autour, jette à ses pieds du fumier, le renchausse avec le temps de sa patience. Ses doigts effleurent doucement le tronc, sa main soulève une branche dont les feuilles lobées frémissent. Tendresse. Ses gestes appellent la floraison, la nouaison, la fructification. Espérance (voir *Lc* 13, 6-9).

Excursion botanique

Nous voici maintenant dans un pré. Jésus tient à ses disciples un discours qui sied parfaitement à un esprit en vacances tout disposé à laisser derrière lui tracas et soucis. « Pourquoi vous inquiéter…? Considérez les lis… » (*Lc* 12, 26-27). On ne peut les manquer, ces lis. À vrai dire, on chercherait en vain les grandes corolles blanches à l'odeur pénétrante qui fleurissent les églises à Pâques. Les « lis » sont plutôt ces masses de fleurs sauvages qui égaient soudainement de leurs couleurs éclatantes vallées, montagnes et même déserts sitôt venu le printemps : anémones, coquelicots, mauves, chrysanthèmes…[2] Nous sommes un instant tentés de les cueillir à pleines brassées. Mais Jésus parle de Salomon. Si la splendeur d'une fleurette dépasse la magnificence des habits du grand roi, alors… Alors, peut-être vaut-il mieux les regarder avec un étonnement ravi. Pourquoi tant de beauté dans quelque chose d'aussi éphémère et vulnérable? Et à quoi sert la beauté, sinon à « sauver

Pour aller plus loin

[2] Wolfgang Kawollek et Henning Flak, *Les plantes de la Bible*, Paris, Ulmer, 2006, p. 117-126.

le monde »[3]? Les repères habituels en sont bousculés : force, assurance, performance, profit, succès. François, le pauvre d'Assise, appellerait ces fleurs « mes sœurs » ; elles le sont en vérité à force de nous prêcher confiance et abandon, mais aussi « la valeur propre de chaque créature », même les plus apparemment insignifiantes, comme le dit l'autre François, le pape[4]. Alors que les espèces animales et végétales disparaissent à un rythme effréné, leur fragilité nous renvoie à la nôtre. Du coup, face à ce monde qui glisse vers l'abime, les mots de Jésus résonnent avec une force singulière : « Sois sans crainte, petit troupeau… » (*Lc* 12, 32).

Écouter sa voix. Chacun, chacune la reçoit dans sa « langue maternelle » comme le chant de son être.

Photo : Peter Colgan / Pixabay

Symphonie pastorale

Il poursuit sa marche, un grand bâton à la main. Il parle, il appelle. Sa voix est entendue, reconnue parce que, mystérieusement, déjà connue (*Jn* 10, 3-5). Une brebis s'approche, puis une autre. Il appelle, prononce le nom de chacune, un nom unique qui chante sa musique unique. D'autres brebis s'ajoutent. Elles vont et viennent librement sous sa conduite. La scène devient parfaitement bucolique. Nous aimerions avoir une toile et des pinceaux pour la peindre. Ou juste un téléphone pour la croquer. Mais nous n'avons rien de cela et ce serait de toute façon inutile. L'essentiel ici échappe à la main et au regard. Mieux vaut écouter sa voix. Chacun, chacune la reçoit dans sa « langue maternelle » (*Ac* 2, 8) comme le chant de son être. Les harmoniques de ces chants réunis modulent une symphonie pastorale. Le Pasteur, le bon (*Jn* 10, 11.14), la dirige avec son bâton et c'est un hymne au Créateur.

Un avenir dans un caillou blanc

Le berger est devenu Agneau, figure solaire, cavalier blanc, lion de Juda (*Ap* 1, 13-16; 5, 5.6; 6, 2 ; 19, 11). Où sommes-nous? Sur notre terre et pourtant déjà dans une terre nouvelle et sous un ciel nouveau (*Ap* 21, 1), sur le pointillé qui, partant de la croix, rattache notre « temps de violence et de désir »[5] au temps de la rencontre. Le « déjà là » y croise le « pas encore » et l'eau qui désaltère ravive la soif (*Ap* 21, 6). L'Absent est présent, le Présent, absent, et cette présence-absence laisse à vif le désir. L'Agneau aux sept regards (*Ap* 5, 6) dépose dans le creux de notre paume un caillou blanc. Dessus, « un nom nouveau que nul ne sait sinon celui [ou celle] qui le reçoit » (*Ap* 12, 17). C'est notre avenir gravé sur la pierre et, plus que souvenir de voyage, rappel pérenne de l'urgence de poursuivre la marche.

LA NATURE • *Pour retrouver l'harmonie intérieure, je me tourne vers la nature. C'est au milieu de la création que les effets sont les plus bénéfiques, parce que j'y vis un retour à l'innocence et à la source de mon être. Je laisse tout ce qui est inutile à la maison, mon téléphone, ma montre, un lecteur mp3, de l'argent… Je me libère pour un instant de ces choses et j'entre purement et innocemment dans le champ du naturel originel. Si je vis des émotions négatives dans tout mon corps, si mon âme est dans le chaos, je vais à la rencontre avec la nature. Je vais au cœur de la nature et je marche, à mon rythme. Chaque mouvement élimine toutes les émotions, les peurs, la colère. Il m'arrive de crier, de courir de toutes mes forces, d'être tendu… alors je respire avec tout mon corps, je me fatigue physiquement et ça me libère émotivement. Un tel parcours m'apaise, me libère, me purifie. Plonger dans la nature me comble de paix et de joie. Je me promène parmi les arbres, dans la végétation, tout en respirant profondément. J'apprécie beaucoup la paix intérieure que me procurent le grand silence et la majesté de la création. Tout est gratuit ! Je me sens libre ! Je respire et profite pleinement de la vie qui m'est donnée !* Néhémie Prybinski, ofm

Pour aller plus loin

[3] Voir Dostoïevski, *L'idiot*.

[4] Pape François, *Laudato Si'*, no. 16.

[5] Voir Jean Delorme et Isabelle Donegani, *L'Apocalypse de Jean. Révélation pour le temps de la violence et du désir. Tomes 1 et 2*, Paris, Cerf (coll. Lectio divina 235 et 236), 2010.

LA PARESSE COMME VERTU

Entrevue avec
François NAULT,
Théologien, professeur à la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval

Philippe VAILLANCOURT,
Journaliste,
Présence - information religieuse

Pistes de réflexion p. 20

Liminaire

Philippe Vaillancourt, de Présence-info, s'est entretenu avec le professeur François Nault, auteur de *L'Évangile de la paresse* (2016). Celui-ci parle de la place exagérée que le travail occupe dans nos vies, du travail comme identité et comme échappatoire au vide existentiel, puis souligne l'importance de ralentir et de planifier son ralentissement. De quoi nous éclairer à l'approche des vacances estivales.

(QUÉBEC, QC)

« Roum dum dum wa la dou c'est le temps des vacances », chantait Pierre Lalonde. Vite ! Transport, chalet, voyage, roulotte, tente, réchaud, camping, rénos, pelouse, toiture, corvées. Le repos ? On verra, s'il reste du temps…

« Il y a quelque années, je me disais : les vacances, il est temps que ça finisse, c'est épuisant ! » François Nault, professeur à la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval, s'intéresse à notre rapport au temps. En 2016, son ouvrage *L'Évangile de la paresse* (Médiaspaul) bousculait avec humour certaines idées reçues sur le rapport au travail et au farniente dans la tradition chrétienne. Depuis, cet apôtre de la décélération ne cesse d'appeler la société à revoir ses priorités.

« Réfléchir sur la paresse permet de toucher à la centralité du travail dans nos vies. Celui-ci occupe une place exagérément importante », dit-il. Il est renversant de constater que certains ont même honte de dire qu'ils prennent des vacances. Et que lorsqu'ils le font, ils gardent le contact avec le bureau, répondant à des messages ou faisant avancer des dossiers. « Les vacances et le travail se retrouvent assujettis au même rythme, celui de la domination d'une logique productiviste. »

Même l'aménagement du temps de travail, pour le rendre soi-disant plus flexible, a comme effet de « sauter les frontières et de permettre au travail de se faufiler dans toutes les secondes de notre existence. »

Photo courtoisie / François NAULT

Répondre à l'angoisse

Mais pourquoi notre culture accorde-t-elle autant d'importance à cette logique productiviste qui, enracinée dans le monde du travail, s'insinue dans toutes les sphères de notre existence ?

« Cela correspond à une angoisse très profonde dans l'humain face au vide, face au spectre de l'ennui. Et je pense que pour beaucoup de monde, l'idée d'avoir à ne rien faire, de s'ennuyer,

« Reconquérir le temps, c'est se contenter de vivre avec moins ».

d'être confronté à un espace pour réfléchir sans avoir de stimulation, c'est angoissant. Le génie du capitalisme est de venir répondre à cette angoisse profonde, qui nous amène à toujours nous agiter », répond le professeur Nault, qui rêve d'un système d'éducation qui formerait spirituellement les individus face à l'angoisse du vide.

Il se réjouit de constater qu'il subsiste malgré tout des « poches de résistance » qui proposent de vivre sa vie à un autre rythme et, de diverses manières, « d'apprivoiser l'inutile, la non-productivité ».

« Des lieux ou des pratiques religieuses persistent en ce sens, tout comme des pratiques profanes. Je pense notamment aux mouvements *slow*, dont le *slow food*. Cela s'inscrit dans une logique de ralentissement, de simplicité volontaire. Ce sont des lieux de résistance, marginaux encore, où on sent bien que le besoin de ne rien faire et de résister à la logique économique productiviste, est bien visible. Je pense que l'Église, le christianisme, devraient être des leaders dans cette résistance. »

Une question de bonheur

Or, cette résistance opère-t-elle contre un système économique, ou s'agit-il plutôt d'une quête de sens pour la société ? « Les deux sont intriqués », rétorque François Nault, qui les rattache à un projet politique. « Collectivement, que veut-on ? Augmenter le PIB, ou augmenter notre bonheur ? » C'est, tôt ou tard, évoquer la possibilité qu'une vie entièrement orientée vers la productivité ne soit qu'une course effrénée vers la mort, une course dans laquelle l'humain se sent dépossédé de son temps, voire de sa liberté.

« Je relie la question de la liberté à la question du temps. On éprouve le sentiment de la liberté quand on se sent possesseur de son temps. Une grande source d'aliénation et de souffrance dans notre société, c'est que les gens s'en sentent dépossédés. Le combat de la liberté, c'est un combat pour acquérir du temps pour soi, souligne-t-il. Or le travail nous éloigne de cela, alors qu'on nous fait croire que la liberté s'acquiert par l'acquisition de biens et qu'il faut donc travailler toujours plus ! Reconquérir le temps, c'est se contenter de vivre avec moins », soutient le professeur Nault.

« Certes, affirmer que seul le nécessaire est requis n'est pas le discours dominant. Que le peu suffise est une conviction fondée dans le christianisme. Que la dépossession des biens amène un gain de liberté est un idéal observé dans plusieurs traditions religieuses. Ça me semble être au cœur du message chrétien », note le théologien.

Le travail comme identité

Mais dans un contexte où l'identité sociale des personnes est énormément liée à notre fonction dans le milieu du travail. Celui-ci ne fait-il pas l'objet des premières questions que nous posons aux gens ? « Que faites-vous dans la vie? » Certains ont l'impression de cesser d'exister ou de ne plus avoir d'identité quand ils perdent leur travail. « Les développements techniques et technologiques auraient normalement dû permettre aux gens de produire ce qui est nécessaire à la vie en moins de temps. C'est plutôt le contraire qui se produit : une production extrême, souvent de « choses inutiles ».

« Il faut sortir d'une idée de la croissance qui consiste à travailler pour vendre les produits inutiles qu'on a créés, de préférences non durables, qui devront être remplacés, car non permanents ! Mais ce n'est pas si facile que ça », convient le professeur.

« En moi, il y a toujours eu un fond d'hostilité envers le travail. Dans mon idéal de vie, je crois que nous devrions être capables de poursuivre ce qui nous anime, nous accomplit, et être suffisamment payés pour le faire, dans la liberté, avec le moins de contrainte possible. Il me semble que la société devrait permettre à tous de se réaliser selon d'autres modèles. »

Planifier son ralentissement

Autrement dit, accepter de changer de rythme, ralentir, se laisser dépasser, voire déclasser, en sachant que le bonheur est sans doute ailleurs. « Quand on admet que l'échelle métaphysique est fausse, qu'on court vers la mort en faisant toujours plus, c'est à partir de ce moment-là que le ralentissement et le déclassement deviennent positifs.

L'idéal demeure toutefois bien difficile à atteindre. Changer radicalement de vie, seul, en famille ou en communauté, est souvent difficile. Devant l'ampleur de la tâche, par où commencer ?

« Je prépare quotidiennement une petite liste, la moins longue possible. Je prévois toujours des non-actions 'vie paresseuse', ou 'ne rien faire'. Chaque jour commence par un exercice qui m'oblige d'entrée de jeu à résister à la pression de tout ce qu'il faudrait faire. Paradoxalement, ça prend du travail pour être paresseux ! Il faut aussi une certaine ascèse. Souvent, à la fin de la journée, je fais un examen de conscience pour voir si j'ai pu en faire aussi peu que je voulais en faire ! »

Pour François Nault, une même question, simple mais vitale, se pose sans cesse : « Cette journée qui m'attend, de quoi veux-je la meubler ? »

Parabole

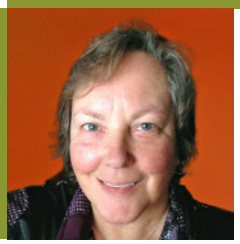
PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · JUIN 2019 _ VOL XXXV Nº2

POUR ALLER + LOIN

Pistes de réflexion

Francine VINCENT et Geneviève BOUCHER

Ces pistes se rattachent au texte de chaque auteur de ce numéro.
Pour vous replonger dans un des articles,
cliquez sur le numéro correspondant.



01 C'EST LE TEMPS DES VACANCES!

Colette BEAUCHEMIN • **PAGES 04-05**

Colette Beauchemin dit dans son article que « le joug moderne de l'efficacité nous emprisonne dans une vision où la vie doit constamment être occupée à quelque chose, par peur de tomber dans l'inutile ».

- Qu'est-ce qui vous apparaît neuf dans son article sur le temps ?
- Comment cette réflexion vous interpelle-t-elle à vivre vos prochaines vacances dans un nouvel esprit ?

02 SE REPOSER COMME UN DIEU

Francis DAOUST • **PAGES 06-08**

Dans son article, Francis Daoust compare le récit de la création en sept jours à ce qui était proposé aux temps anciens dans le poème babylonien de la création. Il fait ressortir des aspects positifs du récit de la Genèse, entre autres, le repos de Dieu en présence de sa création, le repos comme temps pour reprendre haleine et faire le plein d'essence de vie.

- Qu'est-ce qui vous éclaire dans cet article ?
- Vers quel type de repos proprement biblique choisissez-vous de faire tendre vos vacances ?

03 LIBERTÉ NOUVELLE : REGARDER EN AVANT, PAS EN ARRIÈRE

Alain GIGNAC • **PAGES 09-11**

Alain Gignac affirme que l'être humain est fait pour la liberté. Cet appel à avancer est à la fois un combat quotidien et un cadeau de la vie. Pour devenir vraiment libre, la liberté a besoin d'un espace de gratuité et de disponibilité, à soi-même et aux autres.

- Quelle phrase de son article vous donne à réfléchir sur votre propre vie ?
- Durant votre prochaine période de vacances, qu'est-ce que vous choisissez de laisser ou de rendre « vacant » ?
- Quelles sont les lois, les « il faut », les habitudes mortifères qui mènent votre vie, et comment pourriez-vous faire pour sauvegarder des espaces de libertés, de gratuité, dans votre vie ?

04 JÉSUS ET LA PRÉSENCE RÉELLE, VRAIMENT!

Jean GROU • **PAGES 12-14**

Jean Grou nous présente le temps des vacances comme un temps propice pour nourrir nos relations ou en développer de nouvelles.

- Quelle est la « manière Jésus » dans laquelle vous vous reconnaissez ?
- Quelle est la « manière Jésus » que vous vous sentez appelé à vivre durant vos prochaines vacances ?

05 EN SUIVANT JÉSUS… RANDO NATURE INUSITÉE

Anne-Marie CHAPLEAU • **PAGES 15-17**

Anne-Marie Chapleau nous présente différents espaces de la nature où il est possible de se reconnecter à la Terre et à nous-mêmes : désert, montagne, mer, vigne, champs et jardin.

- Dans votre propre vie, quel est le lieu dans la nature où vous vous sentez vivant ? celui qui vous aide à refaire votre énergie ?
- Quels bénéfices en tirez-vous ?

06 LA PARESSE COMME VERTU

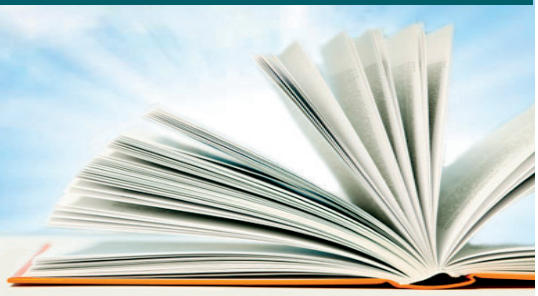
Entrevue avec le théologien François NAULT,
réalisée par Philippe VAILLANCOURT • **PAGES 18-19**

Le capitalisme vient répondre à l'angoisse profonde qui amène l'être humain à toujours s'agiter. Dans ce contexte, l'auteur propose d'apprivoiser l'inutile, la non productivité.

- Qu'est-ce que vous trouvez éclairant, inspirant dans cet article ?
- Dans le propos de François Nault, qu'est-ce qui vous provoque ? qu'est-ce qui vous invite à un changement ?

Suggestions de lectures *pour mieux comprendre* la Bible

par Jonathan GUILBAULT, éditeur, Novalis



* *Cliquez sur l'icône pour trouver ce livre sur internet.*

Quand archéologie et exégèse se rencontrent

Adolescent, féru de littérature fantastique et fervent joueur de *Donjons et Dragons*, mon rapport à la Bible était… fantasque, pour le moins. Par exemple, je rêvassais à propos de tel et tel objet mentionné dans la Bible, spéculant sur leur « puissance » respective, comme si le bâton d'Aaron ou les reliques de la sainte Croix étaient des artefacts aux pouvoirs magiques.

Bref, la Bible nourrissait chez moi, à côté d'interrogations existentielles, ma fibre proprement païenne.

Durant mes premiers cours universitaires en sciences religieuses, je ne fus donc que modérément surpris d'apprendre que certains archéologues, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, ont versé dans ce qu'on a appelé « l'archéologie biblique ». L'objectif de celle-ci était sinon de prouver par l'archéologie la véracité des textes bibliques, du moins de pratiquer l'archéologie la pioche guidée par les indications bibliques.

Je pouvais aisément m'imaginer qu'une telle approche était vouée au désastre, même si la quête de certains archéologues pour retrouver les restes de l'arche de Noé ou des murailles de Jéricho caressait mon penchant pour le conte merveilleux. Autrement dit, je pouvais comprendre ces chercheurs, mais la faiblesse de leur démarche m'apparaissait au premier regard.

Après quelques décennies, les deux sciences, archéologie et exégèse, ont bien vu que leur alliance précipitée sapait toute leur crédibilité. L'archéologie s'est professionnalisée. C'était la condition sine qua non pour qu'elle devienne une interlocutrice précieuse pour l'exégèse.

Cette rencontre aujourd'hui fructueuse entre archéologie et exégèse est justement le sujet du tout récent *Aux origines de la Torah. Nouvelles rencontres, nouvelles perspectives, d'Israël* Finkelstein et Thomas Römer (Novalis, 2019).

L'ouvrage s'ouvre sur deux chapitres qui circonscrivent le terrain de rencontre des deux sciences. Le Pentateuque, en particulier, fait l'objet d'un examen approfondi. De quels faits disposons-nous ? Que valent les arguments *ex silencio* ? Et la datation par comparaisons externes ?

Les quatre chapitres suivants décortiquent les deux grandes traditions aux origines d'Israël : celle d'Abraham et de Jacob, d'une part, puis celle de Moïse et de l'Exode d'autre part. Les récits les constituant procèdent-ils de la fusion de diverses traditions ? Jusqu'à quel point la sensibilité sacerdotale postexilique a-t-elle remodelé les matériaux provenant de sources plus anciennes ? Quels sites attestent vraiment le passage des Hébreux dans le désert ?

L'ouvrage ne s'adresse certainement pas aux chrétiens fondamentalistes et heureux de l'être, car la minceur du noyau historique constituant les patriarches bibliques n'est pas dissimulée. On y conclut même que Yahvé fut probablement une divinité importée par les Hébreux ! De quoi instaurer avec le texte biblique une distance qui peut être saine, mais aussi trop décapante pour certains.

L'argumentation est parfois quelque peu technique, et exige du lecteur passablement d'attention, sinon de culture biblique. Il manque également une conclusion générale pour mieux lier les six articles regroupés dans le livre. Quoi qu'il en soit, voilà un exemple réussi d'allers-retours entre archéologie et exégèse, susceptible d'alimenter une méditation spirituelle qui ne craint pas les remises en question.

« ALLEZ! AU TRAVAIL POUR LA PAROLE DE DIEU! »

Pour me taquiner, mes amis intitulent cette photo « Le fatiguant au Vatican ». Il s'agit d'un souvenir précieux que je conserve de mon passage à Rome du 23 au 26 avril 2019. J'y étais afin de participer à la réunion du comité exécutif de la Fédération biblique catholique et au congrès soulignant son 50e anniversaire. Mandaté par la Conférence des évêques catholiques du Canada, je représente l'ensemble de l'Amérique du Nord sur ce comité et y occupe le poste de secrétaire.

La Fédération biblique catholique a été fondée en 1969. Sa mission, suivant les recommandations du concile Vatican II, est de rendre la connaissance de la Bible accessible à tous les chrétiens. Elle regroupe 350 organisations bibliques répartis dans 130 pays. La CECC et SOCABI sont des partenaires de longue date de la Fédération.

De cette expérience, je retiens d'abord l'atmosphère de convivialité et de fraternité qui régnait tout au long de ce congrès qui a rassemblé plus de 400 personnes provenant des quatre coins de la planète. Malgré les réalités et les préoccupations différentes vécues par ces personnes, malgré les milieux sociaux, politiques et religieux fort variés, malgré la diversité des langues parlées entre les participants, il existait une véritable unité due à un intérêt et à un amour communs pour la Parole de Dieu.

Cette communion a permis des échanges fructueux au sujet de partenariats possibles avec nos voisins des États-Unis. Elle s'est aussi manifestée de façon surprenante lors de l'atelier régional consacré aux Amériques. J'y présentais la situation de la pastorale biblique au Canada francophone et j'ai exposé le sujet avec beaucoup de transparence, ne cachant pas que nos églises se vident et que la Bible suscite plus de méfiance que d'intérêt chez la majorité de la population d'ici. C'était décevant de parler de cela à un auditoire majoritairement latino-américain, connaissant l'enthousiasme monstre que la Bible engendre dans leurs milieux. J'ai évidemment évité de tomber dans le défaitisme, concluant que nous continuions au Canada francophone à travailler avec confiance et dynamisme afin de mieux faire connaître la Bible et son interprétation. À la fin de ma présentation, une dame a demandé la parole et a exprimé, en espagnol, à quel point mon exposé lui avait fait du bien et lui

redonnait espoir. J'étais véritablement étonné. Elle a alors expliqué qu'elle vivait exactement la même chose au Chili et qu'elle et ses collègues non plus ne baissaient pas les bras, qu'ils se retroussaient aussi les manches et qu'ils poursuivaient comme nous leur mission. Malgré la distance géographique, culturelle et linguistique, nous nous sentions solidaires l'un de l'autre.

L'audience avec le pape a été un moment marquant de ce congrès. Souriant, François a souligné l'importance de faire de la Bible la principale source d'inspiration de toute l'activité pastorale de l'Église. Très généreux de son temps, il a pris la peine de serrer la main de tous les participants présents. Comme j'attendais en ligne, je réalisais à quel point cet homme ne pouvait porter à lui seul toute la charge de la pastorale biblique de l'Église, mais que cette responsabilité revenait à toutes les personnes qui oeuvrent en pastorale biblique à travers le monde. Quand est venu mon tour de lui serrer la main, c'est ce message que j'ai perçu dans ses yeux et son visage souriants : « Allez! Au travail pour la Parole de Dieu! » Ce message, je le transmets avec joie à toutes les personnes avec qui j'ai le plaisir de travailler et à vous tous, passionnés de la Bible, qui lisez ces quelques mots.

Parabole

PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · JUIN 2019 _ VOL XXXV Nº2

Invitation estivale

SOUTENIR SOCABI, C'EST FACILE

La revue ***Parabole***, les démarches du ***Dimanche de la Parole*** et le parcours de formation ***Ouvrir les Écritures*** sont des ressources bibliques offertes GRATUITEMENT par la Société catholique de la Bible afin de lui permettre de poursuivre sa mission qui est de promouvoir auprès des communautés chrétiennes et du public en général la connaissance de la Bible et de son interprétation en rapport avec les défis sociaux et culturels d'aujourd'hui.

Pour continuer le travail qu'elle poursuit depuis maintenant 79 ans, s'ajustant constamment aux besoins changeants de son auditoire, **SOCABI** a besoin du soutien financier des personnes qui appuient sa mission. Pour 2019-2020, elle s'est fixé un objectif de 55 000$ qui lui permet de maintenir les ressources déjà en place et de mener à terme d'autres projets tels que la réédition des ***Évangiles : traduction et commentaires*** et le ***programme de formation biblique diocésain***.

Cliquer ici pour faire un DON en ligne

*Merci de faire connaître **SOCABI**, sa mission et ses ressources auprès de votre entourage.*
Suivez-nous sur notre site web, Facebook et Twitter.

Je souhaite soutenir SOCABI :

◯ **Faire un DON*** _____ $
*Reçu officiel pour tout don de 20$ et plus

◯ **Abonnement à la revue *Parabole* (version papier)**
(**30$** - 4 numéros / année)

MODE DE PAIEMENT
☐ CHÈQUE
☐ VISA
☐ MASTERCARD

NOM DU TITULAIRE DE LA CARTE _____

NO DE LA CARTE ☐☐☐☐ - ☐☐☐☐ - ☐☐☐☐ - ☐☐☐☐

SIGNATURE _____ DATE D'EXPIRATION ___ ___

NOM _____ PRÉNOM _____

NUMÉRO _____ RUE _____ APPARTEMENT _____

MUNICIPALITÉ _____ PROVINCE _____ CODE POSTAL ☐☐☐ ☐☐☐

CASE POSTALE _____

TEL. ( ) _____

ÉTÉ_2019

SOCABI
2000, rue Sherbrooke Ouest,
Montréal, (Qc) Canada, H3H 1G4

M. Francis Daoust
(514) 677-5431
directeur@socabi.org

SOCABI

Merci

Silence

Extrait de *Dei Verbum*, Gérard BESSIÈRE

Que vienne un matin, brusquement,
comme une fleur d'intimité inattendue,
le silence entre l'homme et Dieu,
dans le vertige de sa présence,
comme en ce gué de l'être où l'intimité
du toi et du moi rassasie et affame de connaître.
Un silence de lumière, dont la surprise se muera en sourire;
un silence où nous sentirons,
comme une force impatiente et douce,
que nous t'avons si souvent pressenti...

On avait oublié que Ton regard nous baignait de lumière,
et que toute vraie vie d'homme, de femme,
était geste de Toi.
Et que les vraies paroles humaines portaient
la chaleur de Ta gorge;
Car chaque jour la parole naît et renaît,
dans l'humaine transhumance.
Parole de Dieu, qui modèle les mots vivants!

Photo : Selcuk Yildiz / Pixabay

Société catholique de la Bible
2000 rue Sherbrooke Ouest, Montréal
(Québec) H3H 1G4